



Mondanités.

L'hiver s'annonce très gai. De fait, à partir du 31 octobre, jour de l'ouverture de l'Opéra Français, les fêtes succéderont aux fêtes sans interruption et la saison sera tellement chargée que chacun, par ailleurs, aura plusieurs devoirs à remplir.

Les débutantes de l'hiver comprennent: Mlle Mady Orme, fille de M. et Mme Gordon Orme, Mlle Joséphine Maguinis, fille de M. et Mme William D. Maguinis, Mlle Pauline Merilh, fille de M. et Mme J. E. Merilh, Mlle Laura Hall, fille de M. et Mme Edward Hall, Mlle Alice Kock, fille de M. et Mme James P. Kock, Mlle Frances Howard, fille de M. et Mme Harry T. Howard, Mlle Emille Pitot, fille de M. et Mme Henry Pitot, Mlle Marjorie Baldey, fille de M. et Mme Charles Baldey, Mlle Lella Kennard, fille de M. et Mme L. Kennard, Mlle Gladys Cook, fille de M. et Mme Walter H. Cook, Mlle Alma Villieré, fille de M. et Mme George Villieré, Mlle Margaret Montgomery, fille de M. et Mme William J. Montgomery, Mlle Emma Swayze, fille de M. et Mme C. C. Swayze, Mlle Adèle Flower, fille de M. et Mme Walter C. Flower, Mlle Marie Hyman, fille de M. et Mme Thomas McHyman, Mlle Sophie Koach, fille de M. et Mme Thomas Koach, Mlle Joséphine Janvier, fille de M. et Mme Charles Janvier, Mlle Susie Goodwin, fille de M. et Mme F. L. Goodwin, Mlle Helen Broadnax Brickett, fille de M. et Mme Peter F. Pescud, Mlle Phyllis Bush, fille de M. et Mme Henry J. Bush, Mlle Dorothy Fell, fille de M. et Mme C. C. Fell, Mlle Lucy Bosworth, fille de M. et Mme Mildred Bosworth, Mlle Alice Beauregard, fille de M. et Mme Gene T. Beauregard, Mlle Cytha Thompson petite, fille de M. et Mme A. M. Halliday, Mlle Bernice Taylor, fille de M. et Mme W. B. Taylor, Mlle Sylvia Norman, fille de M. et Mme J. R. Norman, Mlle Lillian Brogan, fille de M. et Mme John Brogan, Mlle Olive Edwards, fille de M. et Mme Daniel D. Edwards, Mlle Olga Favor, fille de M. et Mme C. A. Favor, Mlle Alice Moulton, fille de M. et Mme Edgar Moulton, Mlle Lois Williams, fille de M. et Mme E. W. Williams, Mlle Jeanette Barr, fille de M. et Mme W. A. Barr.

Mme Ashton Phelps est Mlle Hilda Phelps sont de retour de la Passe Christian.

Le juge et Mme Horace Dufour et leur famille sont revenus ces jours derniers de Biloxi, où ils ont passé plusieurs mois.

Mlle Lucia Mi'tenberger partira la semaine prochaine pour Chicago où elle sera pendant quelque temps l'hôte de M. et Mme John C. Syme.

Le mariage de M. René Descommes et de Mlle Amanda Elizabeth Bernudes, fille de M. et Mme Edward J. Bernudes, sera célébré jeudi soir à six heures, à l'église Notre Dame de Lourdes, avenue Napoléon.

M. et Mme William J. Formento sont arrivés jeudi, à bord du steamer Oreo, de New York où ils ont passé quelques jours après un voyage à l'Est et au Canada.

M. et Mme Hunter C. Leake et Mlle Mary Ellis Leake sont attendus du Nord cette semaine.

Jeudi à quatre heures et demie de l'après-midi aura lieu à la Cathédrale St-Louis, le mariage de M. Charles Samuel Dittman, Jr. avec Mlle Elsie Emma Hincks, fille de M. et Mme Joseph A. Hincks. Une réception aura lieu de 5 à 7 heures chez les parents de la mariée.

M. et Mme Edgar Moulton et Mlle Beatrice Moulton sont de retour de la Passe Christian.

M. et Mme Thomas Greene Bush sont arrivés d'Atlanta mercredi.

Mlle Lucy Lee Charbonnet donnera un "lipon shower" lundi après-midi en l'honneur de Mlle Emma Hincks.

Mme George Aldige et son fils, M. James Aldige ont quitté Atlantic City et sont maintenant à New York.

Le 10 octobre est la date fixée pour le mariage de M. James Benjamin Skilton de la Virginie, avec Mlle Margot Lelong, une des nos plus charmantes jeunes filles, dont les fiançailles viennent d'être annoncées à ses parents, M. et Mme F. A. Lelong, dans une cérémonie qui aura lieu à la résidence de M. et Mme Creshaw, [cette dernière autrement Mlle Loet Cusachs] de la Virginie, des amis de la famille de Lelong, chez qui la future mariée passe quelque temps. M. et Mme Lelong partiront pour la Virginie au commencement de la semaine prochaine et y seront rejointe par M. et Mme F. A. Lelong, Jr. qui vont aussi assister au mariage.

Le Dr et Mme Paul McIlhenny sont les hôtes de M. et Mme G. B. Westcott à Fletcher, C. U. N.

M. et Mme Wilfrid Miltenberger sont de retour de la Baie St-Louis et ont pris possession de leur nouvelle demeure à Boss Park.

L'Evêque et Mme David Sossau et leur famille sont arrivés hier de France, Tenn., où ils ont passé l'été.

Le german donné par des jeunes gens sur la ferme Eastman à Metairie, Ridge vœudredi soir, était chaperonné par M. et Mme Albert Laplace, Mlle Eugénie Soris, Dr et Mlle Albert Roquet et M. et Mme Harry Hardin.

Mme Charles Garic a regagné sa demeure à Porto Rico après un séjour chez ses parents, M. et Mme E. P. André.

Mercredi, le 16 octobre, à cinq heures, aura lieu à l'église St-Augustin, le mariage de Mlle Edna Carrière, fille de Mlle A. A. Carrière, avec M. Sidney J. Fernandez.

L'Equipe du Mystère donnera son bal annuel à l'Athénium, le 29 janvier.

Mme W. O. Hart, sa fille, Mlle Nettie S. Hart, et sa nièce Mlle Evelyn Piggett, sont rentrées dans cette ville après une absence de plusieurs mois. Durant leur absence elles ont assisté avec M. Hart à la convention de la Ligue du Droit Commercial d'Amérique à Colorado Springs, et se sont rendues de là à Manitou, puis à Oklahoma City, où elles ont passé une semaine avec M. et Mme S. T. Biedose, qui sont tous deux bien connus à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme William P. Burke sont de retour de la Passe Christian.

Mlle Celeste Eshleman est actuellement à Biloxi avec M. et Mme George Westcott qui se sont rendus à en quittant leur maison de campagne à Fletcher, C. U. N., où ils ont annuellement un séjour de quelques mois.

Mme Henry F. Baldwin, Mlle Amelia Baldwin et les autres membres de la famille arriveront lundi de la Virginie où ils ont passé plusieurs semaines.

Mme Walter Flower et ses filles, Mlle Marion et Mlle Addie Flower, qui étaient en Europe depuis le commencement de l'été se sont embarquées pour New York samedi et rentreront à la Nouvelle-Orléans vers la fin d'Octobre.

M. et Mme J. Gustave Olivier et Mlle Léon Joubert sont attendus ces jours-ci de la Passe Christian où ils ont passé plusieurs mois.

M. et Mme M. John Parker et leur famille reviennent aujourd'hui de la Passe Christian où ils ont séjourné tout l'été.

Mme Sidonia Wiltz Billups accompagnée de son fils, M. George Billups est arrivée jeudi de Sewanee, Tenn., et occupe sa résidence rue State. Son frère et ses sœurs, M. George Wiltz et Mlle Louise et Irène Wiltz vont demeurer avec elle.

M. et Mme Emilie Bienvenu partent pour Mobile, Ala., où ils vont établir leur résidence.

On célébrera mercredi le 9 octobre, à 5:30 de l'après-midi, à l'église Ste Rose de Lima, le mariage de Mlle Mildred Pool, fille de M. et Mme Stephen D. Pool, avec M. Thomas Conway Farrell. Une réception intime aura lieu de 8 à 9 heures chez la mère de la mariée.

Mme William C. Dufour, son fils Elmore et sa fille Helen, sont de retour d'un séjour en Virginie.

M. et Mme George W. Clay et leur famille sont revenus ces jours derniers de la Passe Christian.

Mlle Naida Songeron est de retour de la Caroline au Nord.

Mlle Marjorie Bobb passe quelque temps à Atlanta.

M. et Mme Anderson Offutt sont de retour de Mandeville où ils ont séjourné tout l'été.

Des nouvelles reçues dernièrement de Mme Stanley O. Thomas qui voyage en Europe avec Mlle Louise Stone Borst et Mlle Marie Rayne, annoncent leur prochain départ de Rome pour Paris qui sera leur dernière étape. Leur retour en Amérique s'effectuera à la fin d'octobre.

M. et Mme Albert Maguinis arriveront cette semaine de la Passe Christian. Mme Louise DeBrys qui revient d'un séjour chez M. et Mme Walter Orthwein, à St-Louis, Mo., passera l'hiver avec eux.

Mlle Marie Aïdige et de retour de Donaldsonville où elle a été pendant quelques semaines l'hôte de Mlle Marjorie Hanson.

M. et Mme Hugh McCloskey et leurs filles, Mlle Katherine et Corinne McCloskey sont attendus cette semaine de New York, où ils ont passé quelque temps et quittant Atlantic City.

Le mariage de M. James Rainey, Jr. avec Mlle Amy Lawrence Bown, fille de M. et Mme E. Bowne de New York, sera célébré le mardi, 16 oct., à New York.

M. et Mme Daniel A. Baudier sont de retour d'un voyage à Houston, Tex., et occupent leur résidence au 25 rue Bourbon.

Mme J. Gayle Aiken, Mlle Edith Aiken et Mlle Hilda von Mysenbug ont passé la semaine à Biloxi.

Mme M. S. Holland et ses filles, Mlle Marguerite et Mlle Hullahand sont de retour de Waukesha, Wis.

Mme Cyril C. Harvey et Mlle Helen Dord sont attendus ces jours-ci de la Virginie, où elles ont séjourné à l'habitation Minnie, près de Donaldsonville.

M. et Mme Charles Augustin sont revenus récemment de la Passe Christian et sont installés dans leur résidence de la rue PREMIERE.

Des invitations sont faites par M. et Mme Rodney Shields Woods pour le mariage de leur fille, Mlle Virginia Woods, avec M. Biedie Wilkinson Allen, mardi 9 octobre, à 4 heures, à l'église Episcopale de la Trinité.

Mme James DeBrys après avoir passé l'été dans les côtes du Massachusetts est revenue à New York où elle séjournera quelques semaines.

M. et Mme Lyle Saxon sont de retour de Covington, Lae.

Mlle Jennie et Emily White venant d'Europe, où elles ont voyagé pendant deux mois, sont arrivées à New York au commencement de la semaine et rentreront à la Nouvelle-Orléans dans quelques jours.

Mme Charles Coyle et ses enfants reviendront cette semaine de Sewanee, Tenn.

M. et Mme James L. Bradford ont quitté Danville, N. Y., pour Atlantic City, d'où ils iront à New York.

M. et Mme M. B. Trezevant sont attendus ces jours-ci d'un voyage à Washington, New York et Boston.

LA Bonne Intention.

Tous les soirs, en sortant de son bureau, André de Drignac, attaché au ministère des arts appliqués, allait faire une partie de piquet à son cercle. Mais il ne jouait jamais au piquet parce qu'il avait toujours une place de disponible dans une partie de poker en cours.

En s'asseyant, avant même de compter ses jetons, André ne manquait pas de dire :

— Mesieurs, je vous prie de me pardonner si je suis un peu tard, mais j'étais en retard, et j'arrive à sept heures précises.

— Nous aussi, parbleu ! Est ce que vous croyez que nous ne sommes pas, nous autres ? s'écriaient ses partenaires.

Surtout, à sept heures précises, les perdants comptaient beaucoup sur les minutes qui allaient suivre pour réparer leurs pertes. Quant aux gagnants, ils estimaient qu'ils devaient profiter de leur veine jusqu'au bout.

La partie se prolongeait donc, régulièrement, jusqu'à neuf heures moins le quart. Alors, régulièrement aussi, André tirait sa montre de son gousset, avec un geste désespéré et tragique, et s'écriait qu'il était follement en retard, boudissant dans un taxi-chauffeur et rentrait chez lui.

Mme de Drignac lui disait invariablement :

— Ce sera donc toujours la même chose ?

Mais non ! Ce ne serait pas toujours la même chose. André, justement, ne voulait plus jouer. Il se sentait fatigué, et il ne se sentait pas de se livrer à une partie de piquet.

— Tu verras, Saxon ! Tu verras, m'sieu ! Demain, à cinq heures, je suis là !... Qu'est ce qui va parier ?

Et les deux époux passaient à table, sous l'œil courroucé de la cuisinière. Le rôti était desséché, les légumes brûlés, l'entremets tourné.

C'est agréable, va, protestait sèchement Mme de Drignac, de manger des horreurs pareilles ! Mais il n'y a pas de diner possible avec toi. Nous avons encore bien de la chance d'avoir trouvé un sonillon qui accepte de nous servir dans de pareilles conditions. Tiens, regarde l'heure... Or, l'horloge, sévère et impassible, marquait neuf heures et quart.

André disait, avec un petit air dédaigné :

— Mais le diner est excellent ! Je t'assure, Saxon, que je le trouve très bon.

Et stoïque, il mâchait une tranche de veau caudothoracé, un rosbif imperméable et de petits morceaux de charbon d'indulgences gressier, qui représentaient des haricots, des choux de Bruxelles ou tout autre légume.

Après diner, André ne se sentait pas très bien. Il avait un peu la migraine.

— Je ne sais pas ce que j'ai... murmura-t-il. Je suis légèrement malade.

— Cooche-tu, mon ami, lui occasionnait sa femme. Tu as besoin d'un peu de repos, voilà tout.

— Parfait ! s'écriait André. Cooche-tu ?

Mais il restait debout, devant la cheminée, semblait réfléchir à quelque chose de très grave.

— Tiens ! faisait-il enfin. Je vais aller faire un tour de dix minutes pour fumer un cigare dehors, et le rentrer.

Il ajoutait, très tendre :

— Cooche toi en attendant, ma petite. Dans un quart d'heure, au plus tard, je te le jure, je suis là.

— Au moins, tu ne vas pas au cercle ? demandait incidemment Mme de Drignac.

— Tu n'y penses pas ?... Jamais de la vie !... affirmait André avec une profonde indifférence.

Et il sortait, plein de résolutions viriles.

Malheureusement, le cercle se trouvait justement sur le chemin qu'il avait l'habitude de prendre lorsqu'il allait faire le cent pas dehors pour fumer un cigare.

Cette fâcheuse coïncidence le faisait rentrer vers les deux heures du matin, un peu fatigué, et souvent dépourvu de tout sommeil.

Mme de Drignac l'accablait alors de reproches véhéments, disait qu'elle en avait assez de cette vie infernale, qu'elle allait réclamer le divorce.

— Voyons, voyons Saxon ! ma

petite Saxon ! implorait André. Puisque je te jure que c'est bien la dernière fois que ça m'arrive !

Ce soir-là, Mme de Drignac était assez souffrante, André s'était bien juré de ne pas mettre les pieds au cercle. Mais il était allé, tout de même, fumer un cigare, et les cigares ont, sans doute, leur destin.

André rentra plus tard que jamais, à cinq heures du matin, après avoir gagné cent louis au baccara.

Il n'était pas fâché, bien entendu, d'avoir gagné. Il avait honte, pourtant, de regagner le domicile conjugal à l'heure où le quittent les ouvriers matinaux.

— Ma femme va me faire une de ces scènes !... songait-il avec appréhension.

Il pénétra, à pas de loup, dans la chambre à coucher, et tourna le bouton de l'électricité.

Sa femme, par miracle, était endormie.

— Si seulement elle pouvait ne pas se réveiller ! souhaita André, du fond de son cœur.

Il commença à se déshabiller, aussi fortivement que possible. Mais il fit tomber un bouton de manchette. Une de ses bottines craqua sur le tapis pourtant moelleux. Il avait de la monnaie dans ses poches.... Fâcheuse idée ! Les pièces blanches font un petit bruit perçant et les sous un vacarme véritable.

— Je vais sûrement réveiller Suzanne ! pensa André avec angoisse.

Et qu'allait être une rude scène ! Il était cinq heures vingt de matin. Cette fois, Suzanne ne lui pardonnerait pas de rentrer à une heure pareille, alors surtout qu'elle était souffrante.

Où, sûrement, Suzanne allait se réveiller....

Aussi sur le coin d'une chaise, André demeurait immobile, comme figé, n'osant pas faire un mouvement.

Si, da moins, Suzanne, en se réveillant pouvait, deviner qu'il avait gagné ? Mais elle allait croire, au contraire, qu'il avait perdu, et perdu beaucoup. Car lorsqu'on est resté longtemps au cercle, c'est, d'habitude, qu'on a voulu se rattraper. Or, quand on veut se rattraper, c'est la ruine....

Suzanne, cependant, continuait à reposer, très doucement, et respirant d'un souffle égal et léger.

— La chère petite ! fit André. Il la chérait avec une infinie tendresse, et d'autant plus qu'elle ne se réveillait pas. Mais il eût, soudain, une idée charmante et ingénieuse.

Il avait gagné. C'était bien le mot, véritablement, qu'il fit un gentil cadeau à sa femme, à sa chère pauvre petite femme qui dormait avec tant d'innocence et d'a-propos.

Il tira de son portefeuille un billet de cent francs, et, délicatement, l'étendit sur la blancheur du lit, juste sous le menton rose de Suzanne.

C'était une combinaison fort astucieuse. Tout à l'heure, quand Suzanne se réveillerait, elle serait frappée aussitôt par la vue de ce billet de banque. Elle se rendrait compte, elle n'aurait certainement pas le triste courage de faire une scène à l'époux magnifique.

Satisfait d'avoir trouvé cet habile artifice, André, bravement, cette fois, se déshabilla. Il n'apréhendait plus la colère de sa femme. Il était tranquille.

Il touchait cependant à l'entreprendre la plus périlleuse. Il lui fallait maintenant se mettre au lit. Ce n'était pas commode. Le sommeil allait gêner et se plaindre. Il allait y avoir des craquements sinistres....

André se familiarisait bien que mal dans les draps et retenait son souffle, couché sur le bord du lit, il guetta le réveil impétueux de Suzanne.

Mais Suzanne dormait de plus belle. Elle s'était même mise à ronfler un tantinet.

André, rassuré, commença à prendre ses idées. Il allongea sa jambe gauche, puis la droite. Il forma un o. Une grande béatitude l'envahissait insensiblement.

Soudain, il y avait sur le drap et blanc, tout à côté du petit menton malicieux de Suzanne, le billet blanc.

Au fond, puisque Suzanne ne se réveillait pas, ce cadeau était-il bien nécessaire ?... Oui, certes, c'était tout de même une somme....

André songea qu'il pourrait risquer, le soir même, ces cinq louis au baccara. Et s'il gagnait cent francs dix fois, et s'il laissait porter ?

Alors il étendit la main droite, reprit le billet de banque, le tira à tout doucement sous l'oreiller, juste à sa place, puis s'endormit tranquille....

Entre chasseurs.

X.... n'a pas eu de chance; dès l'ouverture, il a reçu une charge de plomb dans les jambes, dit l'un.

C'est logique, riposte un autre, ne se vante-t-il pas par tout d'être un homme "a...vi...si !"

Une Affaire d'Honneur

Il pouvait être onze heures moins un quart, ce matin. M. Krapfen, de la maison de banque Krapfen et Cie, sortait du bureau de télégraphe de la Bourse. Il a été bonaccé par M. Engelwarst, de la maison de banque Engelwarst et Cie, qui y pénétrait, le nez plongé dans son journal.

M. Krapfen était-il particulièrement irrité aujourd'hui ? Il fit le orois. M. Engelwarst allait murmurer: "Je vous demande pardon, monsieur Krapfen, je ne vous avais pas vu." Sans lui en laisser le temps, il s'est écrié sur un ton menaçant :

— Non, mais, espèce d'idiot, voulez-vous que je vous flanque une gifle, moi, pour vous apprendre à regarder devant vous lorsque vous marchez ?

Joignant le geste à la parole, il l'a gratifié d'un soufflet sonore.

Pour M. Engelwarst, le mot "honneur" est un mot vide de sens. La gifle de M. Krapfen avait envoyé son chapeau rouler à terre. Il l'a essayé avec le revers de sa manche. Il a poursuivi son chemin en froissant sa joue endolorie et en songeant :

— Evidemment, ça me cuit un peu. Mais, en fait, cette brute a dû se faire autant de mal à la main qu'il m'en a fait à la figure !

II

A midi, un certain Robert Breslau, remisier de la maison Choisy et Cie, a demandé à M. Engelwarst :

— A-t-il, mon gher Engelwarst, à quel propos Krapfen vous a-t-il giflé tout à l'heure ?

Dix minutes plus tard, à midi dix, un certain Prosper Heymann, teneur de carnet de la maison Krach et Cie, lui a posé une question analogue :

— A propos, mon cher Engelwarst, pour quelle raison Krapfen vous a-t-il donc souffleté tout à l'heure ?

M. Engelwarst avait supposé que l'incident du bureau de télégraphe ne s'ébruiterait pas. Successivement, de midi dix à midi et demi, une douzaine de personnes — remisiers, commissionnaires, démarcheurs, commis d'agent de change — lui en ont parlé.

Il a commencé à éprouver une vive contrariété.

— Bigre ! bigre ! — a-t-il songé — ça devient réellement ennuyeux. Il est évident que si j'en renvoie pas des témoins à la Krapfen de malheur, je vais, avant vingt-quatre heures, passer aux yeux de toute la Bourse pour le dernier des lâches !...

Risquer de se faire tracer la peau au duel ? Passer pour un lâche aux yeux de toute la Bourse ?... De ces deux solutions, dont ni l'une ni l'autre ne lui paraissaient satisfaisantes, M. Engelwarst s'était posé une question, à une heure cinq, à savoir lequel de ces deux était le moins désagréable. Braqueusement, à une heure dix, il a semblé prendre une détermination.

Après s'être convaincu que Krapfen n'avait pas quitté la Bourse, il a bélé un sacré. Il s'est fait conduire en hâte au domicile de son oncle.

— Bonjour, chère madame. Votre mari est-il là ? — a-t-il demandé à madame Krapfen.

A l'audition de la réponse négative — et prévue — de Mme Krapfen, Engelwarst a esquisse un geste de contrariété. Il a repris :

— Il n'est pas là, ce cher Krapfen.... Que c'est donc ennuyeux, chère madame, que d'être seul !

M. Engelwarst a alors proposé à madame Krapfen de venir avec elle à la Bourse, et elle a accepté. Elle a été assésée à côté de son oncle.

Il n'est pas là, ce cher Krapfen.... Que c'est donc ennuyeux, chère madame, que d'être seul !

M. Engelwarst a alors proposé à madame Krapfen de venir avec elle à la Bourse, et elle a accepté. Elle a été assésée à côté de son oncle.

M. Engelwarst a alors proposé à madame Krapfen de venir avec elle à la Bourse, et elle a accepté. Elle a été assésée à côté de son oncle.

M. Engelwarst a alors proposé à madame Krapfen de venir avec elle à la Bourse, et elle a accepté. Elle a été assésée à côté de son oncle.

Reportage moderne.

Depuis l'avènement de l'illustration photographique, les journaux se livrent de véritables batailles pour devancer le concurrent dans la publication des photographies sensationnelles. Dernièrement, un véritable match de vélocité se courut entre trois journaux illustrés de Londres.

Toutes les grandes feuilles anglaises s'étaient fait représenter par des reporters et des photographes au couronnement du roi d'Angleterre, sacré empereur des Indes. La cérémonie eut lieu le 16 décembre, de midi à quatre heures ; à ce moment même le chef de la mission photographique du "Daily Mirror" à Delhi réunit les plaques qu'il avait impressionnées pendant la cérémonie et, sans perdre de temps à l'un de ses aides, qui prenait immédiatement l'express Delhi Bombay. D'autres colis de semblable nature appartenant à des journaux rivaux partaient par le même train et arrivaient à la même date à Brindisi. C'est à partir de ce moment que la lutte pour la vitesse commença à devenir véritablement intéressante. Pendant que les plaques travaillées en Italie et en France, les opérateurs du "Daily Mirror" installés à bord de l'"Empress", bateau à turbines, spécialement frété pour la traversée de la Manche, ou atelier complet de photographie et de photogravure. Le train, fidèle à son horaire, arrivait à Calais le 29 décembre à 11 h. 10 du soir. Quatre minutes après, l'"Empress", dont les machines étaient sous pression depuis une heure, levait l'ancre. Dans son désir de gagner du temps, le capitaine avait donné l'ordre aux matelots de couper les amarres à "coups de hache" dès que les plaques seraient à bord. Les opérateurs s'installèrent immédiatement dans les deux laboratoires qui avaient été préparés et développèrent les plaques. Des épreuves furent tirées, parmi lesquelles on choisit la plus sensationnelle. Quelques heures après, cette photographie devait paraître à la première page du journal. Une épreuve fut remise à l'opérateur du marconi par le capitaine, afin qu'il en télégraphât à une description détaillée. Ensuite, on s'occupa de la photogravure. La violente agitation de la mer gênait considérablement les opérateurs ; comme le travail est délicat, on fit arrêter le bateau pendant trois minutes afin que les vibrations de la machine ne nuisissent pas à la reproduction de la photographie ! Le vapeur arriva à Douvres à minuit 35, lorsque les graveurs eurent terminé leur ouvrage. Cinq minutes après, le précieux cliché partit par un train spécial qui attendait sous pression et qui, à 3 h. 35 du matin, arrivait à Londres, à la gare de Saint-Paul.

Cinq minutes après, l'imprimerie du journal recevait le cliché : les rotatives étaient mises en mouvement et, aussitôt, par milliers, les exemplaires du "Daily Mirror" qui devaient se vendre quelque temps après à Londres, avec la première photographie de couronnement qui fut parvenue en Angleterre.

Comme la presse anglaise ne paraît pas le dimanche, le "Daily Mirror" en publiant la photographie du Darbar le samedi matin, prenait quarante-huit heures d'avance sur ses confrères.

On peut certifier sans crainte que la photographie en question est une de celles qui ont coûté le plus cher ; les frais pour la publier deux jours plus tôt, joints aux dépenses faites pour l'obtenir, ne sont pas inférieures à 250,000 francs.

UNE LEÇON DE LA PLAGE

Les Romains, qui étaient gens experts dans l'art de vivre, n'avaient peut-être pas inventé tout à fait les Casinos, mais ils ne manquèrent point de passer la saison d'été au bord de la Méditerranée, dans leurs villas de Bâtes et de Tarente. Ils allaient, comme nous, se retrouver et à converser sur les plages, et ils y faisaient venir, pour se distraire, des histrions et des joueuses de flûte. Il ne faut donc pas dire trop de mal des bains de mer. La vie y est douce et délectable, et c'est, en somme, une ingénieuse combinaison des plaisirs de la société polie et de ceux de la campagne, avec plus de variété et de liberté que n'en offre la "vie de château"....

Je veux, maintenant, vous dire une petite histoire vraie : c'est son seul mérite. Nous faisons, hier, une grande promenade le long de la mer. Nous avançons, avec nous, des jeunes femmes et des fillettes en toilettes claires, fraîches et florissantes de santé, d'une santé propre et soignée, délicatement et avec fraîcheur : une santé de riches. Nous rencontrâmes un grand troupeau de bœufs, parqués en haut de la falaise. Il n'y a rien de plus beau que des bœufs se profilant sur la mer et sur le ciel. Mais, comme le parc était ouvert, les enfants eurent peur et or voulaient point passer. Tout à coup, une forme humaine surgit de l'herbe où elle était couchée : un pauvre homme, couvert d'une peau de bique, le visage couleur de terre. C'était le bouvier. Il appela son chien et rassembla poliment la compagnie. Il y avait, avec lui, un enfant chétif et laid, et qui paraissait avoir six ou sept ans. Une dame demanda :

— C'est votre petit garçon ?

— Oui, madame.

— Quel âge a-t-il ?

— Onze ans.

La dame se récria, un peu stupéfaitement :

— Onze ans ! mais c'est l'âge de Jeanne !

Or, Jeanne est une petite fille Alle, déjà grande comme une femme, avec une bonne figure rousse et rose. L'homme considérait la fillette et dit :

— Oh ! madame, c'est que votre demoiselle mange de la viande, elle !

Il dit cela avec simplicité, sans amertume, et même sans étouffement. La dame l'interrogea. Il nous apprit qu'il avait huit enfants, qu'il gagnait vingt sous par jour, mais qu'il payait cinquante francs à la ferme où il était employé pour loger sa femme et ses enfants. Il ne se plaigait pas ; il ajouta que ses deux aînés pourraient bientôt gagner quelques choses. Il était absolument résigné ; misérable, mais non point malheureux, à ce qu'il semblait. Je vous dis ce que j'ai vu.

On donna quelques pièces à l'homme ; mais l'élegant compagnie resta passive à cette révélation saine d'une existence si différente de la sienne, d'une humanité si peu semblable à celle qui fréquente les exquises Casinos d'été. Il y a des choses tristes, que l'on sait bien, mais auxquelles on ne songe jamais. Les dames aux savantes toilettes, jolies à voir comme des fleurs, se demandaient comment deux grandes personnes et huit enfants peuvent bien vivre avec vingt sous par jour, et elles faisaient des omelettes ; et j'essayais de me figurer l'âme de ce berger, que l'on trouvait sous ses yeux et que l'on pouvait être sûr que les deux formes extrêmes de la vie, la plus douce et la plus dure, la plus humaine et la plus animale par l'industrie humaine, venaient soudain de se trouver en présence, — sous l'œil des grandes dames, qui ne s'en souciaient guère, et au bord de la mer, qui, il est vrai, roulaient des notes longtemps avant l'apparition de la vie humaine, et les routiers longtemps après sa disparition. Voilà une idée fort propre à nous consoler des maux d'autrui, et même des nôtres, quelquefois.

JULES LEMAÎTRE,
de l'Académie française.

CUISINE.

Carottes braisées

Faites blanchir à l'eau bouillante, avec un peu de vinaigre, deux carottes dégoûtées et épéchées. Mettez un fond d'huile ou de beurre dans une casserole avec des herbes de laiton ; ajoutez deux carottes coupées, deux oignons, deux clous de girofle, un bouquet garni, sel et poivre ; faites cuire à très petit feu. Vous pouvez les servir en matelote, ou de tout autre manière décrite ci-après.

Agneau rôti à la bretonne

Piquez un quartier d'agneau (coulé de devant est plus délecté) de lardons fins de côté de la peau ; dorez l'extrémité avec du beurre tiède, et poncez le de mie de pain ; assaisonnez de sel, poivre et persil hachés très fin ; enveloppez le quartier avec une grande feuille de papier, pour qu'il ne soit pas assés trop vite par le feu ; faites cuire ; lorsqu'il est aux trois quarts cuit, retirez le du feu, et, sans le débarrasser, poncez une seconde fois le côté qui n'est pas lardé ; ce remède qui n'est pas lardé, se remet pas l'enveloppe de papier, et approchez le quartier d'un feu vif, pour lui faire prendre couleur ; servez, et arrosez-le d'un jus de citron.

Pilés de cochen à la Sainte-Macchabée

On les fonde en deux dans le case de la fourche au pied ; on réunit les deux moitié, et pour empêcher qu'elles ne se détachent en cuisant, on les enveloppe avec un large band de fil ; on les fait cuire dans une marmite avec des carottes, des oignons, du persil, de la ciboule, des aromates, sel et poivre ; on mouille avec moitié eau et moitié vin. On les fait cuire à petit feu pendant vingt-cinq heures ; on les verse avec leur cuisson dans une terrine, et on les laisse refroidir avant de les développer.